

abondance de routes non balisées, de panoramas surprenants et de circonstances inattendues. Les découvertes édifiantes que l'on y fait, qu'elles soient agréables ou non, sont monnaie courante. Voilà pourquoi il pourrait sembler, pour reprendre William Chapman (1979, p. 46), que «la principale qualité du passé est de nous conduire à des lieux qui nous guident et nous instruisent, qui nous dévoilent qui nous sommes en nous révélant nos origines, qui évoquent nos liens avec *ce qui s'est passé ici*» (italiques de l'auteur). Pour ces mêmes raisons, ce paysage constamment changeant, façonné par le cœur et l'esprit, récompense les visites répétées. Le pays du passé regorge en effet de lieux riches en enseignements.

On rencontre également bon nombre de ces endroits dans le pays du présent, autant d'objets matériels et de régions, naturellement constitués ou bâtis par l'être humain, dont la myriade d'agencements locaux façonne les environnements de la vie quotidienne. Mais ici, *maintenant*, dans le monde en cours accompagné de ses préoccupations et perspectives actuelles, ces lieux ne sont pas considérés comme des souvenirs du passé. Lors des rares moments où l'on daigne y prêter attention, on perçoit au contraire ces lieux à l'aune de leurs aspects extérieurs – comme des lieux familiers déterminés par leur surface manifeste –, et à moins que ne survienne un événement qui viendrait ébranler ces perceptions, ils demeurent perpétuellement livrés à eux mêmes. Puis un événement survient bel et bien. Peut-être remarque-t-on un arbre récemment tombé, une trace de peinture écaillée, ou encore une maison qui se dresse là où il n'y en avait pas auparavant – toute perturbation, qu'elle soit significative ou infime, témoignant du temps qui passe –, et un lieu révèle alors les relations qu'il entretient avec des événements passés. À cet instant précis, lorsque l'état des perceptions ordinaires se desserre peu à peu, une frontière est franchie et le paysage se met à changer. Notre état de conscience s'est modifié, et ce lieu désormais transfiguré par l'évocation d'une époque plus lointaine revêt subitement une apparence inédite et incongrue.

Considérons ces réflexions à la lumière des remarques de Niels Bohr, le grand théoricien de la physique, livrées lors d'une conversation avec Werner Heisenberg en juin 1924, tandis que les deux hommes visitaient le château de Krönberg au Danemark, la patrie bien aimée du scientifique¹.

1. Ces commentaires figurent à la page 45 de *Actual Worlds, Possible Worlds* de Jerome Bruner, paru en 1986; l'auteur en fait le point de départ d'une discussion

N'est-il pas étrange que ce château soit tout autre dès que l'on imagine que Hamlet y a vécu? En tant que scientifiques, nous croyons qu'un château consiste en ses seules pierres, et nous admirons la manière dont l'architecte les a assemblées. Les pierres, le toit vert, avec sa patine, les bois taillés dans l'église, forment le château. Rien de tout cela ne devrait être changé par le fait que Hamlet a vécu ici, et pourtant tout en est changé. Soudain, les murs et les remparts parlent un tout autre langage. La cour devient un monde à part entière, un coin sombre nous rappelle les ténèbres de l'âme humaine, nous entendons Hamlet prononcer «être ou ne pas être». Pourtant, tout ce que nous savons de Hamlet est le fait que son nom apparaît dans une chronique du XIII^e siècle. Nul ne peut prouver que Hamlet a vraiment vécu ici. Mais chacun connaît les questions que Shakespeare lui a fait poser, les profondeurs humaines qu'il a été conçu pour révéler; ainsi lui aussi devait trouver une place sur terre, ici à Krönberg. Dès que nous savons cela, Krönberg devient pour nous un château entièrement différent.

Ainsi, au gré d'une analyse pénétrante, le pays du passé se transforme-t-il pour se substituer au pays du présent. Le fait que certaines localités engendrent de telles transformations, en évoquant des univers sémantiques à part entières, ne constitue pas, comme Niels Bohr le reconnaît lui-même, une vérité insignifiante ou futile. Nous le rejoignons également lorsqu'il admet que ce type de fabrication de monde rétrospective – nous le désignerons sous le nom de *création de lieux* – ne requiert pas de sensibilité particulière ou de compétences spécialisées². Il s'agit d'une réponse répandue à des interrogations qui le sont tout autant. Que s'est-il passé ici? Qui

portant sur certaines manières dont les «produits de l'esprit» sont créés. Lucide et articulée, la démonstration de Bruner est hautement recommandable, notamment en raison de ses intéressants points de vue au sujet de la création de lieux. (Une grande partie de la traduction de ce passage provient d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, 2009, N.d.T.).

2. Mes réflexions sur la fabrication de mondes en général et sur la création de lieux en particulier ont été fortement influencées par le travail de Nelson Goodman, tout particulièrement son *Manières de faire des mondes* (2006 [1978]) et par les essais d'Edward J. Casey, notamment *Imagining: A Phenomenological Study* (1976), *Remembering: A Phenomenological Study* (1987), et *Getting Back into Place: Toward a Renewed Understanding of the Place-World* (1993). Bien que ma propre notion de «monde-lieu» s'avère plus restreinte que celle de Casey, les deux sont absolument compatibles à mes yeux.

était impliqué dans les événements? À quoi ce lieu ressemblait-il? Pourquoi est-ce important? -, et quiconque en a l'inclination peut devenir un créateur de lieu. Et de temps à autre, plus ou moins spontanément, seul ou en groupe, à divers degrés d'intérêt et d'enthousiasme, presque tout le monde crée des lieux. Aussi visible et répandue qu'elle paraît quelconque, la création de lieu constitue un outil universel pour l'imagination historique. Et du moins dans certaines sociétés sinon dans leur grande majorité, elle figure à coup sûr parmi les instruments les plus fondamentaux.

En dépit de sa prédominance, cette forme de fabrication de monde n'est jamais totalement simple. Un modeste faisceau de preuves suggère au contraire que la création de lieux implique une multitude d'actes mémoriels et imaginatifs qui entretiennent des relations complexes (Casey, 1976, 1987). Il demeure toutefois évident que le souvenir constitue bien souvent le fondement de l'imagination. Les souvenirs que l'on garde d'un lieu particulier - notamment les récits et les descriptions visuelles de ce qui s'y est produit - déterminent et circonscrivent la manière dont ce lieu sera imaginé en établissant un champ de possibles réalisables. Ces possibles sont ensuite exploités par des actes d'extrapolation et de spéculation qui les développent et les dépassent pour créer à leur tour des possibles inédits, et ainsi produire une vision renouvelée et étendue de ce que pouvait être le passé. Aussi les instances de création de lieux constituent-elles essentiellement un assemblage de sources historiques qui aboutit au postulat fortuit d'un état de chose, un univers singulier composé d'objets et d'événements - en bref, un monde parallèle - au sein duquel des fragments du passé deviennent réalité³.

Lors de sa visite de Krönberg en compagnie d'Heisenberg, Niels Bohr songea immédiatement à Hamlet et se remémora la célèbre pièce de théâtre qui lui a donné vie. Puis, se saisissant des possibles intrinsèques à l'œuvre de Shakespeare, Bohr imagina un monde-lieu sombre et captivant dans lequel les murs du château faisaient écho à une langue inconnue, où un recoin ombragé dans la cour exprimait les tourments de l'âme humaine, et où Hamlet prononçait son cri d'angoisse: «être ou ne pas être». S'agissant de Bohr, cette création ne s'arrêterait probablement pas là: d'autres éléments imaginés, assemblés de sorte à former des termes compatibles, renforçaient la

3. Les mondes parallèles ne se limitent évidemment pas aux constructions du passé; on peut également les imaginer en relation avec le futur (par exemple: «Que va-t-il se passer ici?»), comme les auteurs de science-fiction le savent bien.

présence et la profondeur de ce ténébreux monde-lieu. Bohr fut en mesure d'habiter brièvement cet univers étranger, et jusqu'à ce que ce dernier se dissipe, à l'instar de tout monde-lieu, l'inventif physicien danois et un fragment de l'histoire danoise purent mutuellement se donner vie.

La création de mondes-lieux dépasse toutefois l'expérience géographiquement située de l'histoire locale. Elle constitue en outre une manière de construire l'histoire elle-même, de l'inventer, de façonner de nouvelles variantes de «ce qui s'est passé ici». Chaque monde-lieu se manifeste en effet sous la forme d'un état de chose possible, et chaque fois qu'elles sont acceptées par autrui comme étant crédibles et convaincantes - plausibles et provocantes, ou encore saisissantes et intrigantes -, ces créations enrichissent la source commune à laquelle tout un chacun peut puiser afin de méditer sur les événements passés, en interpréter l'importance et se les figurer avec un regard nouveau. En d'autres termes, la création et la transmission de mondes-lieux ne permet pas uniquement de ressusciter des temps révolus, mais également de les réviser, d'explorer non seulement comment étaient les choses mais aussi comment elles divergeaient éventuellement des suppositions d'autrui. En les enrichissant et en les améliorant, les mondes-lieux innovants transforment les conceptions du passé.

À titre d'exemple, retournons une nouvelle fois au Danemark. Les remarques que Bohr livra à Heisenberg auraient pu offrir à ce dernier des nouvelles possibilités d'imaginer sa propre version du château d'Hamlet à l'époque du prince danois, un monde-lieu différent de tous ceux qu'il aurait pu créer par lui-même. Et si Heisenberg avait alors rendu la pareille en décrivant à Bohr sa propre fabrication agrémentée de quelques détails, cela aurait été tout aussi vrai. Ce qui revient simplement à dire que les conversations portant sur les mondes-lieux - qui impliquent la comparaison de leurs contenus, la poursuite de leurs implications, l'évaluation de leurs forces et de leurs faiblesses - constituent une pratique sociale ordinaire, aussi répandue et naturelle que parfois extrêmement inventive.

Dans un contexte discursif similaire, notons que le savoir historique est une donnée que l'on produit et reproduit jusque dans les sociétés dans lesquelles l'écriture et d'autres procédés voués à «préservier le passé» n'existent pas ou sont dévalorisés. De la même manière, les interprétations historiques sont ouvertes à l'altération et aux remaniements jusque dans les sociétés qui ne bénéficient pas des services des historiens. Gardons à l'esprit qu'on peut aisément